

Résumer le texte suivant en 200 mots (avec plus ou moins 5% de marge)

Quand la violence sociale marque les corps,

extrait de Pinçon Michel et Pinçon-Charlot Monique, *La violence des riches*, Chronique d'une immense casse sociale, La découverte, 2014

Le peuple, écrivait Paul Nizan, a fini par intérioriser la croyance « que les plus dignes de commander commandaient. Que ce commandement était légitimé par la possession de valeurs qui lui étaient interdites, à cause de l'infériorité de sa nature physique, de sa nature naturelle et non de sa situation sociale ». Les rapports sociaux de domination s'inscrivent dans les corps, dans le maintien et la gestuelle. Le corps manifeste des différences et des inégalités qui sont vécues comme naturelles alors qu'elles relèvent de la place occupée dans la société. Ces différences sont redoublées par les modalités vestimentaires de la présentation du corps.

Une telle naturalisation des qualités sociales a pu conduire à l'idéologie du sang bleu, qui fait des nobles, et aujourd'hui de l'aristocratie de l'argent, une humanité à part. Au point que leur élégance fait dire qu'ils « ont de la classe », formule qui trahit la perception intuitive des effets de la place dans la société sur le corps. Le naturel de ce qui est en réalité le produit d'une éducation, des facilités ou des difficultés d'un milieu, est également convoqué dans les classes moyennes intellectuelles. On se doit d'être décontracté, pas guindé, pas coincé, présenter un corps hédoniste et sans contrainte. La cravate est vécue comme un carcan insupportable. Les classes populaires, elles, alternent entre la tenue de travail, le laisser-aller relatif du quotidien et le soin maladroit des tenues endimanchées.

Mais que le corps soit redressé et discipliné, qu'il soit décontracté ou qu'il exprime des conditions de vie et de travail difficiles, chacun vivra cette présentation de soi comme la réalisation de son essence. Les inculcations les plus arbitraires et les plus contraignantes finissent, lorsqu'elles sont efficacement menées, par être ressenties comme relevant de la personnalité profonde.

Le corps porte les stigmates, positifs ou négatifs, de ses origines et de ses conditions de vie. Les mains ouvrières montrent les traces de leur travail. Celles des princesses manifestent aussi le travail, mais celui de la manucure. Les visages révèlent les conditions difficiles ou confortables d'existence : les traits tirés et les rides précoces pour les uns, les peaux toujours légèrement hâlées et lisses pour les autres.

Une ouvrière de Cellatex, une usine de la vallée de la Meuse, dans les Ardennes, ayant participé à une table ronde télévisée en compagnie de cadres, de hauts fonctionnaires et de journalistes, a confié son désarroi à François Bon, qui l'a citée dans son récit *Daewoo*. « Moi, ce qui m'énerve, déclarait-elle, ce sont nos tronches. La différence, qu'on en porte autant sur soi-même, de ce qu'on est et de ce qu'on fait. » Une autre ouvrière de l'usine Fameck : « On peut faire des efforts, courir les soldes, les démarques. Tu en reviendras au même : une manière des épaules, de tenir les mains ou le sac quand tu marches. »

Les caricaturistes dessinaient autrefois des capitalistes rondouillards, rebondis comme les sacs de dollar de l'oncle Picsou. Au XIX^e siècle, le patron était gras et repu, l'ouvrier maigre et affamé. Cette tradition se perd : croquer le riche d'aujourd'hui sous les traits d'une personne bedonnante serait un contre-sens. L'élévation du niveau de vie se traduit par l'accès des familles les plus modestes à un régime alimentaire de plus en plus riche, tandis que les classes aisées prennent conscience de la nécessité de surveiller leur alimentation, diététique oblige. Et les corpulences se sont inversées, au point que l'obésité, actuel problème majeur de santé dans les pays développés, y menace en priorité les pauvres, certes à l'abri de la faim, mais dans l'impossibilité monétaire et culturelle de s'alimenter de manière à éviter ce mal moderne.

L'obésité est très inégalement répartie selon les milieux sociaux. Les personnes qui en sont affectées, sont, en France, au nombre de 6,5 millions. La proportion d'obèses est la plus faible, 6%, chez ceux qui disposent de plus de 5301 euros de revenus mensuels, et la plus élevée, 22%, dans les

foyers dont les ressources sont au-dessous de 900 euros.

Ce stigmat, à la fois physique et social, est d'autant plus visible et négatif qu'il entraîne des difficultés dans la vie quotidienne telles qu'il ne peut passer inaperçu. Un homme obèse a porté plainte le 12/08/1999 contre la compagnie aérienne Air France qui lui avait fait payer deux billets d'avion pour les deux fauteuils qu'il était contraint d'occuper. Dans les autobus, dans les voitures particulières, dans les salles de spectacle, les gabarits standards sont bien inférieurs aux besoins de corps devenus hors normes. Tous ces drames portent en eux la possibilité d'un mépris de soi générateur de douleurs psychiques. Le pauvre a toujours les stigmates négatifs non enviables, décharné au XIX^e siècle, obèse au XXI^e.

Cette dérive du corps est également liée au temps de loisirs et à la manière de l'occuper. Le sandwich ou le plateau télévision, sur le canapé pour regarder la série ou l'émission à la mode ou le match de football, sont des loisirs avant tout populaires : les statistiques du temps consacré à la télévision donnent des résultats très proches de ceux qui mesurent la répartition de l'obésité. On se vide la tête en gavant le corps, deux manières complémentaires et articulées d'oublier soucis et humiliations tout en profitant avec une sorte d'avidité anxieuse des spectacles sans prétention, des gâteries alimentaires et des boissons offrant, pour un prix encore accessible, un plaisir, qui, au moins celui-là, ne sera pas volé.

L'obésité contribue à constituer en « sous-humain » les plus modestes de la société. Comme s'il s'agissait d'une technique d'avilissement et de déshumanisation pour asseoir une nouvelle violence dans les rapports sociaux de domination. Mais, en plus, ce surpoids est stigmatisé par les coûts qu'il représente pour la société. Les experts évoquent volontiers les charges supplémentaires pour la sécurité Sociale que représentent les cancers, les diabètes ou les maladies cardiaques que l'obésité risque d'entraîner.

Le pauvre vit dans l'instant : il n'a pas les moyens matériels d'anticiper. Le riche vit dans un temps long, celui de la lignée à laquelle il appartient, mais aussi celui de sa vie propre, dont la qualité et la satisfaction reposent sur les contraintes diététiques qui favorisent une maîtrise de l'avenir. Ce que ressent l'obèse qui ne peut s'extirper seul de l'automobile est le contraire de l'agilité préservée du banquier sportif. Alors que les obèses rêveraient d'être invisibles, les voilà plus visibles que jamais avec ce corps inévitable, douloureux et encombrant. Un corps subi plus qu'assumé. Un corps socialement stigmatisé et stigmatisant. L'image idéale de l'Homme ne peut donc être qu'une réification de grand bourgeois, fin et élégant, comme incarnation de l'essence de l'humanité.